

Là, il s'était bronzé.

Là, son corps s'était habitué aux plus durs travaux, aux pires traitements, ce qui lui avait fait des muscles d'acier et un cœur sans pitié.

Plus tard, quand il s'était échappé, qu'il avait été pour vivre d'une vie barbare dans la Pampa, sous un ciel de feu, couché dans la pousière, passant ses journées à garder les taureaux indomptés, ou à pourchasser les chevaux sauvages.

Bien des fois, il avait marché des jours entiers, le ventre vide, les lèvres desséchées par la soif, la crâne brûlé par un soleil qui brûlait comme du plomb fondu.

Jamais, pourtant, il n'avait senti pareille lassitude !

Maintenant, toute sa vie lui repassait devant les yeux ; et, de cette vie sombre, dans la boue et dans le sang, il ne se détachait que deux points lumineux :

Deux jumeaux :

Mariquita, Jeanne !

C'était par elles qu'il avait goûté les seules joies de son existence.

O'était par elles, à présent qu'il en savourait toute l'amertume.

Elles l'avaient fait vivre,

Elles le tuaient.

Mariquita...

Il ne lui en voulait pas.

Elle venait de le frapper épouvantablement, — et il ne ressentait contre elle aucun mouvement de haine ou de colère.

Si elle eût été là, il ne lui eût pas adressé un reproche.

Quant à Jeanne... il la bénissait, dans sa dureté, et des larmes montaient à ses yeux, en évoquant sa pâle figure.

Il la revoyait, par instants, lui souriant, passant sa main blanche et légère sur son front, pour en chasser les nuages qui l'assombrissaient, quand il songeait combien il était coupable envers elle.

Il entendait sa voix musicale, douce comme une caresse, lui disant :

— Est-ce Jeanne, Jeannette ou Jeanneton, que veut mon Paul ?

Puis, tout à coup, la vision charmante s'effaçait.

Il revit la Jeanne nouvelle, inconnue, qui lui disait froidement :

— Vous allez vous tuer ; vous ferez bien.

— En effet, il faut mourir ! se dit-il.

Il se leva résolument.

Sa fatigue avait disparu.

— La vie est impossible. Jeanne me méprise... Jeanne ne m'aime plus. D'ailleurs, j'en ai assez, de cette existence disputée. Que deviendrais-je, maintenant ?

Recommencer la lutte... subir encore le joug odieux de Louis Clermont ?

Allons donc, jamais !

Je me serais déjà tué, bien des fois, sans Jeanne.

C'est pour elle que je vivais ; pour la rendre heureuse ; pour lui conserver l'illusion du mensonge où elle s'endormait, confiante et paisible.

Elle sait tout...

Elle m'a jugé... condamné.

A moi d'exécuter l'arrêt.

Ce sera facile !

Il se dirigea vers son bureau, ouvrit le tiroir à secret, y prit son revolver.

Son premier soin fut de s'assurer qu'il était chargé ; puis il retira la baguette, mit au point d'arrêt, arma...

Mais il s'arrêta.

Il déposa le revolver à portée de sa main, fouilla encore dans le tiroir, en retira un cahier de papier, — celui sur lequel il avait écrit sa confession destinée à la « petite duchesse » le jour où il avait reçu la lettre de Mariquita, lui demandant rendez-vous pour la nuit même, ainsi que nous l'avons rapporté dans la première partie.

— A quoi bon, maintenant ? — murmura-t-il. — Je lui ai tout dit.

Alors s'approchant de la cheminée, il prit une allumette, et brûla, sans les relire, ces pages où il avait mis tout son cœur.

Ceci fait, il revint au bureau, reprit le revolver, le considéra, l'approcha de sa tempe.

Sa main ne tremblait pas.

Ce n'était pas de la mort qu'il avait peur...

O'était de la vie.

Mais au moment d'appuyer le doigt sur la gâchette, il s'arrêta encore, et éloigna l'arme.

Une pensée venait de traverser son cerveau.

Lapuelle ?

Venait-il de se dire que Mariquita l'aimait ?

Qu'elle l'attendait peut-être ?

Qu'elle était prête à le recevoir ?

Qu'en allant la rejoindre, il pouvait encore connaître les plaisirs de l'amour et les jouissances de la fortune ?

Car il était certain qu'elle eût tout partagé avec lui, qu'elle lui eût ouvert ses bras... et qu'il n'avait qu'un mot à dire pour jouer auprès d'elle, avec elle, autant qu'il le voudrait, le rôle du duc de Kandos,

Il y avait bien Annette, dont la haine et la vengeance étaient à redouter.

Mais, après tout, Annette, ayant retrouvé sa mère, était-elle si fort à craindre ?

Evidemment, elle n'irait pas dénoncer l'amant de la Mariquita, l'homme défendu, protégé par la Mariquita, au risque de déshonorer sa mère.

D'ailleurs, son affection pour Jeanne, au besoin, comme le respect de sa propre considération et son amour surtout pour Gaston, le fils de Louis Clermont, l'engageaient au silence.

Elle ne pouvait frapper Cuchillo sans frapper Louis Clermont.

Oui, là, près de la Mariquita, la vie était encore possible, et pouvait être belle, agréable encore... si Cuchillo avait été le Cuchillo d'autrefois.

Nous ne disons pas que cette vision ne traversa pas son esprit.

Mais elle lui fit horreur.

Il était converti au bien, cette fois, sincèrement.

Puis, il aimait Jeanne. Elle était tout pour lui.

Il n'eut pas à lutter.

Cela lui parut seulement aussi impossible que de continuer à vivre.

Non : s'il arrêta son doigt, au moment où il allait l'appuyer sur la gâchette, ce fut encore pour Jeanne.

Il eut peur qu'elle entendit la détonation fatale.

Il eut peur qu'elle fût amenée à voir son cadavre, les éclats de sa cervelle répandus autour de lui, son sang tachant le tapis...

— Je me tuerai, quand elle sera partie ! se dit-il.